

Discours sur l'extinction des athées, Paris 2016

« Conférence » prononcée lors de la première Nuit des idées, Quai d'Orsay, Paris, le 27 janvier 2016.



AFFICHE PREMIÈRE NUIT DES IDÉES

« Mes frères, merci de votre invitation et de votre accueil à cette nuit de réflexion.

Pour faciliter cette séance, et puisque notre temps de parole est à tous, limité, je vous demanderai, nos chers leaders nous y ayant autorisé, je vous demanderai de ne pas saluer le nom de Dieu à chaque fois que je prononcerai son saint nom, et de limiter vos grâces à la fin de mon intervention.

Il y eut une bulle, très éphémère à l'échelle du temps, quelques siècles, où une petite partie de l'humanité alla sans Dieu. Ils se nommaient eux même les athées. Le mot seul laisse songeur : a-thée, les sans-dieu. Ils n'étaient pas, notez le bien, contre Dieu, puisque selon eux, Dieu *n'existait pas*, et qu'on ne peut être contre ce qui n'existe pas. Ils étaient contre tous les cultes, y voyant ce qu'un de leurs meneurs nommait « l'opium du peuple », soit un puissant narcotique destiné à effacer la pensée. Il prétendaient que Dieu est une sorte de... cataplasme... à déposer sur les plaies. Ils *croyaient* que Dieu... ils imaginaient un monde et même un avenir sans Dieu. Ils croyaient que les Humains avaient en quelque sorte... digéré Dieu... De même, techniquement ils ne blasphémaient pas, puisque, si vous suivez leur raisonnement, on ne peut blasphémer qu'en croyant.

Je sais combien ce point de vue, sur le simple plan psychologique, peut être difficile à comprendre, pour nous, êtres raisonnables. Mais ils allaient

sans Dieu, comme on va sans chaussures, comme on est sans père ni mère, comme on survit sans air. Ils étaient nus comme des enfants, et leurs réponses à « qui nous a mis là » évoquent un délire collectif. A l'origine, pour eux, il n'y avait que la matière et ses soubresauts ; le vide, et le vide explosant à l'intérieur du vide. Ils étaient faits, à leurs yeux, de molécules du hasard, et d'algues, d'amibes... Quand on y pense, il y a une certaine poésie à cette approche ; et un certain courage, pour trouver du sens. Etre *athée* ne les dispensait sans doute pas d'un questionnement spirituel.

Encore une fois, je sais l'énorme effort qu'il y a pour tenter de comprendre leur psychologie et leurs mœurs. Mais nous ne sommes pas là pour les juger. L'ethnologie, l'anthropologie, ne doivent en aucun cas porter un regard surplombant sur les peuples. Et c'était là un peuple, assez vaste, qui couvrait, par poches, ce qu'on a eu nommé l'Occident, et aussi, par pastilles, d'autres parties du monde. (Bon, je laisse de côté le cas complexe de la Chine, dont il est malheureusement, difficile de parler en ce moment, et je salue mes collègues sinologues, pour qui les temps sont durs). Souvent les pastilles cherchaient à rejoindre les poches, pour agrandir ce peuple des athées, et trouver, en son sein, du réconfort. Mais comment être en sécurité sans Dieu ? Ils tentaient de se regrouper pour se reproduire. Mais une de leurs croyances portaient aussi sur un nombre très réduit d'enfants, et cette restriction, angoissante par essence, leur causait bien du souci. Car je crois, si j'essaie de les comprendre, qu'ils pressentaient leur fin ; ils savaient, dans leur dénuement, qu'ils programmaient eux-même leur propre anéantissement. C'était là une bien étrange non-religion – encore une fois je vous demande l'effort mental de vous figurer leur monde. Oui, un bien étrange a-religionisme, où l'on va flottant sous le ciel, prêt à s'effacer, à disparaître, sans après-vie et bien sûr sans vie : car comment peut-on vivre uniquement dans la matière ?

Pourtant ils ont droit, oui, à notre respect, celui qu'on porte aux morts, comme les Egyptiens des pyramides, avec leur polythéisme imagé, ont droit à notre respect depuis tant de millénaires. Se croyant sans Dieu, les athées s'égarèrent, et vénèrent des idoles. Non loin d'ici on trouve encore les ruines, sous la forme d'un pied, d'une gigantesque statue autour de laquelle ils se rassemblaient. Ils vénèrent une femme à demi nue, qu'ils nommaient République : étymologiquement, chose commune. Je préfère passer, chers frères, sur cette incongruité.

Dans ce peuple, une tribu modérée se disait a-agnostique. Eux prétendaient ne pas savoir. Dieu existe-t-il ou pas ? C'est presque comble de l'hubris, que d'oser poser la question. Imaginez-le, ce petit peuple, ceux qui ne savent pas, ceux qui laissent les autres savoir. Combien d'études nous reste-t-il à faire, avec combien de patience, pour essayer, un tant soit peu, de nous les figurer ? Leur vie, si immensément différente de la nôtre, et vraisemblablement si difficile, nous semble aujourd'hui de l'ordre de la science fiction. Qu'est-ce qui rythmait leur journée ? Qui priaient-ils ? A qui rendaient-ils grâce ? Comment voyaient-ils la mort ? Comment concevaient-ils l'avenir ? Comment

vivaient-ils les uns avec les autres ? Qu'enseignaient-ils à leurs enfants ? Qu'est-ce qui dirigeait chaque jour leur pas ? Et que faisaient-ils de l'espoir?

C'est à ces graves questions que je me dédie, de tout mon cœur et de toute mon âme, maintenant qu'à mon âge, j'ai rempli ma mission de mère. Je viens ici, avec pudeur et modestie, en ce temps d'ouverture, vous remercier, chers frères, et les quelques sœurs que je vois dans l'assistance, d'avoir bien voulu me laisser prendre la parole. Je remercie aussi mon mari, qui a bien voulu que j'entreprenne ces études, et qui m'y a même encouragée, grâce lui soient rendues. Il m'attend, et je ne veux pas prendre davantage de votre temps précieux. Je propose, mes frères, que nous commençons cette soirée par une prière pour les âmes des athées. J'ai prononcé ce discours en cette année de grâce pour la millième Nuit des Idées. »